

C'est lundi dernier, qu'a enfin eu lieu, devant un auditoire immense, la première représentation de cette encyclopédie musicale, sur laquelle les amis de l'art fondent de si grandes espérances. Le succès a été colossal, ainsi que s'y attendaient tous ceux qui avaient assisté aux répétitions. Dès les premiers actes, deux morceaux ont été redemandés, et l'enthousiasme croissant jusqu'à la fin, l'auteur lui-même n'a pu échapper, que par la fuite, aux cris de toute la salle, qui l'appelaient sur la scène. Plusieurs auditions attentives, sont absolument nécessaires à la connaissance complète d'une telle partition; aussi, pour aujourd'hui, nous bornerons-nous à l'analyse de la pièce, à quelques idées générales sur l'ensemble de la partition et l'évidente supériorité avec laquelle elle a été rendue par les exécutants. L'auteur de la musique a eu besoin de beaucoup de courage pour supporter les plaintes, les témoignages de mécontentement de toute espèce, qu'avaient soulevés autour de lui la longueur des travaux nécessités par le style de son œuvre, et la minutieuse exactitude avec laquelle il les surveillait. C'est inexécutable! cela n'a pas le sens commun! disaient beaucoup de gens de mauvaise humeur que la fatigue d'interminables répétitions rendaient injustes. Et l'auteur, à chaque manifestation de cette nature, baissait la tête avec résignation, laissait passer la vague, puis, reprenant haleine, continuait sa marche en murmurant à part lui: «Si c'est inexécutable aujourd'hui, nous verrons demain; si ma musique n'a pas le sens commun, c'est qu'elle en a un autre.» L'expérience a prouvé jusqu'à quel point il avait raison. Déjà à la dernière répétition générale, les artistes eux-mêmes qui, peu de jours auparavant, maudissaient l'auteur et son œuvre, ne pouvant résister à l'impression de cette musique, dont les formes se dessinaient enfin nettement [nettement] pour la première fois, ont salué à plusieurs reprises M. Meyerbeer des plus vives acclamations. Aujourd'hui, ces querelles de familles sont tout à fait oubliées de part et d'autre; il ne reste plus qu'une admiration profonde chez les exécutants, et une satisfaction non moins sentie chez l'auteur, pour l'intelligence et le talent éminent de ses interprètes. Analysons, d'abord, le vaste canevas si richement brodé par le musicien.

Raoul de Nangis, jeune gentilhomme protestant, assistant à une réunion de seigneurs catholiques, et provoqué par eux à faire le récit de ses amours, avoue qu'il aime une jeune beauté, naguère délivrée par lui des mains d'une troupe d'étudiants; mais il ignore encore et son rang et son nom. Pendant que l'auditoire devise gaiement sur cette passion romanesque, entre Marcel, vieux domestique de Raoul, protestant comme lui, et dont l'indignation en voyant son maître à table avec des papistes, divertit fort les convives. On voit que nous n'en sommes pas encore à la Saint-Barthélemy, et que ces catholiques, uniquement occupés de plaisir et de fêtes, sont les meilleurs gens du monde. L'un deux, le comte de Nevers, jeune fat, qui prétend être persécuté par les femmes, tant il inspire des passions, est mandé au milieu du festin, par une inconnue. Elle l'attend dans son oratoire, Nevers, dans l'espoir d'une nouvelle conquête, quitte la table, en s'excusant auprès de ses convives, sur la nouvelle *persécution* dont il est l'objet. Mais l'oratoire du comte est voisin, et nos étourdis n'ont garde de résister à la curiosité qui les pousse à violer le secret rendez-vous. En soulevant une tapisserie, ils peuvent, sans être

aperçus, être témoins du tête-à-tête. Raoul, à son tour, jette un coup d'œil indiscret, dont il est puni immédiatement. Celle qu'il aperçoit auprès du trop heureux Nevers, est justement sa dame. Dans son trouble, il l'avoue et s'attire par là mille brocards. Il n'avait pas lieu de se plaindre cependant, et la contenance embarrassée du comte à son retour, le prouve assez. C'est la propre fiancée de ce vainqueur des belles, qui par un ordre exprès de la reine Marguerite, est venue elle-même le prier de renoncer à sa main. En généreux chevalier, il lui a rendu sa parole, bien qu'il enrage au fond du cœur. Sur ces entrefaites, survient un nouveau messenger, un gentil page (mademoiselle Flécheux), qui remet une lettre au triste Raoul. Le ciel lui ménageait une consolation de la même nature que son infortune. Une dame de haut parage, le prie de se laisser conduire les yeux bandés à un rendez-vous. Nouvelle surprise, qui redouble encore, quand Raoul, montrant aux jeunes seigneurs la galante épître, ceux-ci reconnaissent le cachet, la devise et la main de la reine Marguerite. Tous alors de le féliciter à l'envi, et de faire la cour à ce favori de si puissante dame, qui ne comprend rien lui-même aux attentions empressées, ni aux flatteries de ces messieurs. Il consent toutefois, sans plus de questions, à se rendre au lieu indiqué, et la toile se baisse sur cette scène.

Au second acte, nous sommes dans les jardins du palais de Chenonceaux. La reine Marguerite, nonchalamment étendue sur un lit de verdure, sourit aux jeux de ses filles d'honneur, dont plusieurs en légers peignoirs de gaze, s'apprêtent à se baigner dans le Cher. Le petit page, amoureux et curieux comme tout chérubin bien appris, accourt, enchanté d'un tel prétexte, annoncer à la reine l'arrivée de Raoul. On le voit en effet descendre, un bandeau sur les yeux, le grand escalier du palais. Les baigneuses disparaissent. Sans trahir son incognito, Marguerite s'amuse un instant de l'erreur de notre jeune homme, qui se croyait à un rendez-vous d'amour; mais, sur le mot de *majesté*, malignement prononcé par le page, elle avoue à Raoul effrayé, que la sœur du roi de France, Marguerite de Valois, ne l'a fait venir près d'elle que pour l'entretenir d'un projet fort sérieux.

Je veux former pour vous un illustre lien
De ma mère et du roi les desseins politiques
Veulent aux protestants unir les Catholiques.
Et, je sers leurs projets en vous donnant ici
Une riche héritière, aimable, et seule fille
Du comte de Saint-Bris, votre ancien ennemi.
Je l'ai fait pressentir; il consent, et c'est lui
Qui veut bien, oubliant ses haines de famille,
Venir à vous.

Raoul, autant par obéissance que pour oublier plus aisément son premier amour outragé, consent à ce mariage. Entrent le comte de Saint-Bris avec plusieurs autres seigneurs, et sa fille Valentine. Voilà votre compagne, dit la reine en montrant Valentine à Raoul; des mains de son père, ici recevez-la. Notre gentilhomme n'a pas plutôt reconnu dans celle qu'on lui propose pour épouse, la dame de //75// l'oratoire du comte de Nevers, celle qu'il avait tant aimée sans la connaître, et dont de fâcheuses

apparences lui ont tout récemment fait concevoir une si fausse opinion, qu'il se récrie d'indignation, et refuse sa main avec emportement. Stupeur générale, indignation, provocation, final.

Au troisième acte, nous sommes au Pré-aux-Clercs près de Paris. Des étudiants, des grisettes, des soldats huguenots, des clercs de la basoche, chantent, boivent, jouent et se promènent. Le comte de Nevers, pour réparer l'outrage fait à son ami et coreligionnaire, le comte de Saint-Bris par l'hérétique Raoul, a demandé et obtenu la main de Valentine. C'est le jour de la sainte cérémonie; un cortège de mariage traverse le Pré-aux-Clercs, et s'avance vers la chapelle. Le vieux puritain Marcel, qui se trouve là, porteur d'une lettre de son maître pour Saint-Bris, garde son chapeau sur la tête, en présence du cortège. De là, provocation et injures de la part des catholiques. Saint-Bris, qui a reçu de Raoul un cartel, se laisse entraîner par ses amis dans un projet d'assassinat, dont Raoul doit être victime. Quelques mots sont surpris par Valentine; il faut sauver celui qu'elle aime toujours. Sous prétexte de rester en prière, elle attend donc dans l'église que son père et son mari se soient éloignés pour avertir Marcel du danger qui menace Raoul. Exact au rendez-vous qu'il a donné à son adversaire, celui-ci arrive suivi de ses témoins, et bientôt après, paraissent Saint-Bris et les siens. Le combat est à peine commencé, que douze hommes armés s'élancent, et entourent Raoul et ses deux témoins. Aux cris de Marcel, les portes d'un cabaret s'ouvrent, des soldats huguenots en sortent, pendant qu'à la voix de l'un des témoins de Saint-Bris, une foule d'étudiants et de clercs de la basoche se précipite d'un autre cabaret au secours des catholiques. Ils vont en venir aux mains, quand les femmes ou maîtresses des huguenots et des étudiants, sortent aussi des cabarets de droite et de gauche, se jettent entre les combattants, puis commencent entre elles à s'injurier et à se disputer. Au milieu de ce tumulte, qui est bien l'une des plus dramatiques et des plus curieuses choses que l'on puisse voir, survient la reine Marguerite, suivie de gardes et de porte-flambeaux. Les combattants s'arrêtent par respect, et reculent devant elle. Interpellation de la reine sur la cause de cette émeute; explications. Marcel désigne Valentine comme l'ange qui a sauvé la vie de Raoul, en l'avertissant du complot. Fureur de Saint-Bris. Etonnement de Raoul.

... Eh quoi! pour me sauver la vie
Elle aurait de son père affronté le courroux!
Et sans m'aimer!

MARGUERITE
Elle n'aimait que vous.

Désespoir de Raoul en reconnaissant son erreur. Saint-Bris triomphe d'avoir marié sa fille, et de savoir ainsi sa vengeance assurée, quand, au fond du théâtre, paraît sur la rivière une grande chaloupe élégamment décorée et illuminée. Elle porte des musiciens, des pages, des dames de la cour et tout le cortège de noces du comte de Nevers. Celui-ci donnant la main à sa jeune épouse, monte sur la chaloupe au milieu des

fanfares qui éclatent de toutes parts; et ce brillant tableau termine le troisième acte.

Jusqu'ici nous avons rencontré plus de scènes vives, animées ou pittoresques que de véritable drame. Nous allons le voir éclater. Valentine aime toujours Raoul, dont l'amour s'est accru de tous ses torts envers elle. Entraîné par sa passion, Raoul ose pénétrer dans le palais du comte de Nevers. Surpris par l'arrivée subite de Saint-Bris, de Nevers et de plusieurs autres seigneurs catholiques, il se voit contraint pour ne pas perdre Valentine, à se cacher derrière une tapisserie. De là, il peut entendre le complot développé par Saint-Bris, d'égorger tous les Huguenots à un signal donné par la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il voit trois moines s'avancer et bénir les épées de ces assassins, qui se dispersent après s'être liés par un affreux serment. Cette scène en amène une autre plus admirable encore. Raoul, muet d'horreur, veut courir au secours de ses frères; Valentine, éperdue de craintes, le conjure de rester près d'elle.

Reste ici cette nuit! reste dans cet asile.

RAOUL

Je ne puis.

VALENTINE

Et la mort!

RAOUL

Je saurai la braver!

VALENTINE

Eh bien donc! si ma voix vainement te supplie,
Et si mon malheur seul peut préserver ta vie,
Enfin s'il faut me perdre afin de te sauver!
Reste, Raoul, reste Je t'aime!! //76//

À cet aveu inespéré, le malheureux amant presque fou de joie, oublie un instant son devoir; mais la cloche de Saint-Germain vient le lui rappeler. Valentine se traîne à ses pieds, l'enlace de ses bras, l'accable de caresses, et finirait par briser sa volonté, si le spectacle hideux des protestants égorgés, dont Raoul aperçoit les cadavres par la fenêtre, et l'horrible glas qui retentit de nouveau, ne venaient lui rendre assez d'énergie pour repousser Valentine mourante, et s'élancer hors du palais l'épée à la main.

Le dernier acte s'ouvre dans l'hôtel de Sens; des appartements magnifiquement éclairés sont occupés par une foule de seigneurs protestants et de dames de la cour en habit de gala. On danse. La gaieté du bal est souvent assombrie, cependant, par les bruits étranges qui viennent du dehors. Au milieu de cette vague inquiétude, Raoul se précipitant couvert de sang dans la salle du bal, vient annoncer le massacre des protestants. Toute l'assemblée se disperse en désordre. Le

théâtre change et représente un cloître; au fond est un temple protestant où la foule des femmes et des enfants vient se réfugier. Marcel à genoux prie auprès d'elle. Blessé dans le combat, il n'a dû la vie qu'à la généreuse intervention du comte de Nevers qui a péri lui-même, quoique catholique, en voulant le défendre. Entrent Raoul et Valentine. Celle-ci, libre désormais par la mort de son mari, s'attache aux pas de son amant et veut le sauver en l'épousant, s'il veut embrasser sa croyance.

Raoul, sur le point de succomber à cette tentation nouvelle, reprend sa dignité sur un mot de Marcel et préfère la mort à une telle lâcheté. Valentine alors, dont l'amour est plus fort et probablement aussi la piété plus faible, déclare à son amant qu'elle va, pour s'unir à lui, se convertir à la religion protestante.

Marcel, en l'absence d'un ministre du ciel, devenu prêtre *par le droit des vertus et par le droit de l'âge*, bénit ce mariage improvisé. On entend dans le temple les femmes et les enfants qui chantent le cantique de Luther; l'exaltation religieuse de Marcel redouble, il croit voir le ciel s'ouvrir, et entonne l'hymne du martyr en bénissant les deux amants. Mais une troupe de meurtriers catholiques apparaît, les trois personnages sommés alors d'abjurer, présentent leurs poitrines aux coups des assassins qui reculent d'abord, et finissent par se jeter sur eux et les massacrer.

En ce moment passe la riche litière de Marguerite de Valois, qui sort du bal pour entrer au Louvre. La jeune reine est évidemment amenée sur le lieu d'une pareille scène pour produire un contraste; mais ce motif est-il bien suffisant? Et ce contraste n'est-il pas un peu forcé?.. Quoiqu'il en soit, le nouveau livret de M. Scribe nous paraît admirablement disposé pour la musique et plein de situations d'un intérêt dramatique incontestable. Dire le parti qu'en a tiré le musicien n'est pas l'affaire d'un jour; il faut auparavant avoir eu le temps d'étudier à fond cette œuvre immense, dans laquelle M. Meyerbeer a semé des richesses musicales suffisantes pour la fortune de vingt opéras.

L'expression dramatique en est toujours vraie et profonde, le coloris frais, le mouvement chaleureux, les formes élégantes; comme instrumentation, comme effets de masses vocales, cette partition surpasse tout ce qu'on a tenté jusqu'à ce jour. Si l'auteur cependant n'avait pas bravement fermé l'oreille aux conseils qui pleuvaient sur lui de toute part; ces inventions si piquantes d'un si haut intérêt dramatique et musical, mais à la vérité d'une grande difficulté d'exécution, eussent été sinon supprimées entièrement au moins réduites à rien par des mutilations de toutes espèces. Sans entrer dans des détails au milieu desquels nous aurions peur de nous fourvoyer, signalons seulement aujourd'hui celles des beautés de la musique dont nous avons été le plus frappés. D'abord, le rôle de Marcel en entier est un modèle; rien de plus original ni de plus vrai que la couleur à la fois bouffe et puritaine donnée à ce personnage; le choral de Luther qu'il chante dans plusieurs morceaux, reparaît toujours avec une harmonie ou une instrumentation différente, et ne manque jamais ainsi de réveiller l'attention.

L'air du premier acte «À bas les couvents maudits », est entraînant de verve fanatique; le brio du chœur «À table, amis, à table» a électrisé toute la salle, et ces deux morceaux auraient été répétés si la longueur du spectacle eut permis aux exécutants de céder au vœu du public. Les trois chœurs différents des huguenots, des femmes catholiques et des clercs de la basoche, qui se chantent tous les trois ensemble après avoir été entendus séparément, sont à notre avis une des plus étonnantes inventions [inventions] de cet ouvrage qui fourmille d'effets neufs, et quand, après ce triple chœur, arrive celui des maîtresses des soldats catholiques et huguenots, s'injuriant entre elles avec toute la verve de nos dames de la halle, l'oreille éprouve une sensation analogue à celle que produit sur les yeux une lumière surabondante: l'oreille est éblouie. Le grand septuor du combat est encore un morceau capital. Pour le duo du quatrième acte, d'une passion si vraie, si entraînante; le trio du cinquième, avec l'accompagnement d'un instrument nouveau, la clarinette basse, et les chœurs de trompettes placés dans les coulisses pendant le massacre, tout cela est d'une telle hardiesse et d'un caractère si élevé que nous demandons encore une fois le temps de réfléchir sur nos impressions pour les analyser et en trouver les causes. Mais la conception la plus effrayante à mon avis, est celle du chœur «Dieu le veut, Dieu l'ordonne» au quatrième acte, après que les trois moines ont béni les armes des conjurés. Il y a là une rage concentrée, une frénésie sanguinaire, un infernal fanatisme, dont rien ne saurait donner une idée; et quand au rythme menaçant de l'orchestre et des voix est venu se joindre un double roulement de deux timbaliers sur les deux timbales, roulement intermittent de deux mesures en deux mesures, commencé à *mezza voce* et renflé jusqu'au *fortissimo*, j'ai cru, suivant l'expression de Grétry, que le crâne des auditeurs allait s'ouvrir avec la voûte du théâtre.

Comme il est d'usage invariable en France de faire des comparaisons, chacun demande aujourd'hui si la nouvelle partition est supérieure ou non à celle de *Robert le Diable*; nous n'hésitons pas à prévenir les questions à ce sujet, en énonçant franchement notre préférence pour les *Huguenots*.

Nous sommes fort loin d'avoir de cet ouvrage une connaissance assez approfondie pour pouvoir l'apprécier convenablement, nous l'avons déjà dit, mais dans son ensemble, il nous semble d'un style plus élevé, plus sévère, plus noble, et surtout plus grandiose que son devancier.

Les acteurs, les chœurs et l'orchestre ont rivalisé de zèle et de talent. L'exécution a été des plus remarquables, sous le double rapport de l'intelligence et de la précision. Levasseur s'est montré ce qu'il est toujours, un chanteur de premier ordre et un acteur de beaucoup de mérite; chacun a pu apprécier les progrès de Dérivis, dans la manière dont il a dit plusieurs scènes du premier acte, les meilleures de son rôle, et surtout sa prononciation parfaite qui ne permet pas à un seul mot d'être perdu. Serda et Wartel ont également bien rempli leur tâche. Mesdames Gras et Flécheux, dans deux rôles tout de vocalisations et de détails

gracieux, ont fait preuve l'une et l'autre de beaucoup de goût et d'une rare habileté à vaincre les difficultés souvent fort grandes de cette musique. Pour Nourrit et M^{lle} Falcon, ils ont été admirables tous les deux; il faut les voir, il faut les entendre dans le fameux duo du quatrième acte, pour se faire une idée de la perfection avec laquelle cette belle scène est rendue. C'est bien la passion, l'amour, le désespoir, la terreur, l'anxiété qu'ils expriment, mais sans cesser d'être nobles dans leurs attitudes, naturels dans leurs gestes et sans que l'expression la plus véhémement ôte rien à la perfection de leur chant. Tous les deux se sont arrêtés juste au point, au-delà duquel il n'y a plus que la caricature de la passion. Rappelés par le public à la chute du rideau, ils sont revenus avec Levasseur recevoir les bravos de toute la salle, qu'ils avaient si bien mérités.

Les ballets sont courts, fort heureusement: la mise en scène et les costumes font le plus grand honneur au goût savant de M. Duponchel et plusieurs décors sont d'un effet magnifique. Succès immense!

H. BERLIOZ

Journal Title: REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE
PARIS

Journal Subtitle:

Day of Week: Sunday

Calendar Date: 6 MARS 1836

Printed Date correct:

Volume Number:

Year:

Series:

Issue:

Pagination: 73-77

Title of Article: *LES HUGUENOTS*: OPÉRA EN
CINQUE ACTES, MUSIQUE DE M.
MEYERBEER, PAROLES DE M.
SCRIBE, DIVERTISSEMENTS DE M.
TAGLIONI, DÉCORS DE MM.
SÉCHAN, FEUCHÈRE, DIÉTERLE ET
DESPLÉCHIN.

Subtitle of Article: Première représentation.

Signature: H. Berlioz

Pseudonym:

Author: Hector Berlioz

Layout: Front-page main text

Cross reference: REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE
PARIS, 13 mars 1836, pp. 81-83;
REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE
PARIS, 20 mars 1836, pp. 89-91.